

JUILLET-AOUT 1933

N° 439

36<sup>e</sup> Année



# PSYCHÉ

REVUE MENSUELLE DU SPIRITUALISME MODERNE  
FONDATEUR A.-M. BEAUDELLOT



RÉDACTION & ADMINISTRATION  
36, RUE DU BAC. - PARIS (VII<sup>e</sup>)

*Adresser toute la correspondance à M. A. SAVORET*

ABONNEMENTS:

FRANCE: 15 FR. — ÉTRANGER: 20 FR.

*Les Abonnements partent du 1<sup>er</sup> de chaque mois.*

EN VENTE A LA LIBRAIRIE J. HEUGEL

“ Éditions PSYCHÉ ”

EXTRAIT DU CATALOGUE

SÉDIR. . . Le Devoir Spiritualiste : Son idéal, sa conception, sa réalisation dans la vie quotidienne. Volume in-12 . . . . . Prix 5 fr.

D<sup>r</sup> Marc HAVEN. — Le Maître Inconnu Cagliostro. Etude historique et critique sur la Haute Magie. Nouvelle édition revue, corrigée et augmentée. Un volume grand in-8° 332 pages, orné de 18 gravures, portraits, vues ou fac-similé de Documents. . . . Prix 50 fr.

J. HEUGEL. — Aspects du Problème Contemporain. Une plaquette in-8° cart. 32 pages . . . . . Prix 3 fr.  
Pénétrante analyse des problèmes de l'heure présente, de leurs lointaines origines et de leurs probables répercussions, à la lumière de la tradition celtique et chrétienne.

M. DE MECK. — Métapsychique et Occultisme. Un volume grand in-8 de 300 pages... . . . . Prix 15 fr.

J. HEUGEL. — Essai sur la Philosophie de Victor Hugo. 1 Volume 350 pages . . . . . Prix 12 fr.  
Promenade dans l'œuvre du grand poète, faite par un « songeur » qui voit dans la gnose le couronnement de toutes les philosophies et n'ignore pas que cette gnose n'a de valeur qu'illuminée par l'amour et confirmée par l'acte.

KALEDVOULC'H (Yves Berthou). — Sous le Chêne des Druides. 1 Volume cart. 150 pages . . . . . Prix 12 fr.

---

---

# PSYCHÉ

REVUE MENSUELLE DU SPIRITUALISME MODERNE

FONDÉE PAR M. A.-M. BEAUDELOT EN 1897

---

---

RÉDACTION & ADMINISTRATION : 36, Rue du Bac, PARIS

ABONNEMENTS : France : 15 Francs -- Étranger : 20 Francs

---

---

Prière d'utiliser pour l'Abonnement :

Le Chèque Postal 165.91, HEUGEL, Revue Psyché, Paris

---

---

“ La raison d'être de la Revue étant son indépendance, chaque Rédacteur publie ses articles sous sa seule responsabilité ”.

---

---

## SOMMAIRE

---

GABRIEL HUAN : *Le Christ, notre Grand-Prêtre.*

ESSA : *La Création des Luminaires.*

Madame D. : *La Loi Universelle.*

MAX CAMIS : *L'Exemple d'André Towianski.*

ENEL : *Un Fragment de Texte Hiéroglyphique.*

A. SAVORET : *Dioscures et Théraphim.*

*Bibliographie.*

## Le Christ, notre Grand-Prêtre

« Nous avons un Grand-Prêtre qui s'est assis à la droite du trône de la Majesté dans les Cieux. »

(Hébr., VIII, 1).

Qui donc pourra jamais tracer du Christ un portrait qui épuise tous les aspects, si complexes, de son visage ? Nous l'avons, dans de précédentes études, considéré tour à tour comme notre Frère, notre Maître, notre Chef, notre Juge ; nous voudrions aujourd'hui esquisser une nouvelle face de sa personnalité et le présenter comme notre *Grand-Prêtre*. C'est peut-être ici le trait dominant de sa physionomie sacrée, riche de toute la plénitude des dons surnaturels, le signe le plus révélateur de sa mission parmi les hommes, le caractère le plus profond de sa nature essentielle. N'est-ce pas de lui qu'il a été dit : « Tu es prêtre pour l'éternité selon l'ordre de Melchisédech » ? (*Ps.* 109). Prêtre, il l'est dans son humanité de Verbe incarné ; il l'est aussi dans son humanité glorieuse, lorsque, après son Ascension, il fut remonté vers son Père pour s'asseoir à la droite de la Puissance dans les Cieux ; prêtre, Il l'est enfin sur nos autels, dans l'oblation sacramentelle de son corps et de son sang sous les espèces du pain et du vin. Et si, à notre tour, selon la parole de l'Apôtre Pierre, nous constituons un « sacerdoce royal » (*Ia Petri*, II, 9), n'est-ce point par participation à sa vocation et à sa consécration sacerdotales dans l'unité de son corps mystique qui est l'Eglise ? Et le don de la grâce sanctifiante qui

nous est fait ici-bas, au cours de notre existence terrestre, et la consommation dans la gloire qui constituera notre béatitude dans la vie éternelle sont liés pareillement au degré de notre appartenance au sacerdoce du Christ ; car la configuration de notre âme à l'image du Christ-Prêtre lui confère sa plus haute dignité spirituelle et c'est elle qui nous donnera à la fin des temps le droit de « porter Son Nom sur notre front. » (*Apoc. XXII, 4*).

## I

« Tout grand-prêtre est pris d'entre les hommes. » (*Hébr., V, 1*). Le sacerdoce du Christ est donc une prérogative de son humanité et non de sa divinité : c'est en tant que Fils de l'Homme qu'il a reçu de Dieu le pouvoir de juger (*Jean, V, 27*) ; c'est aussi en tant que Fils de l'Homme qu'il a reçu de Dieu la consécration sacerdotale. Il y a néanmoins entré le sacerdoce du Christ et sa filiation divine un rapport fondamental qui le voue plus particulièrement à la mission de Grand-Prêtre de l'humanité.

Le Christ en tant qu'homme n'a droit au titre de Fils de Dieu qu'en vertu de l'union hypostatique qui relie sa nature humaine à la nature divine dans la Personne du Verbe ; or cette union, en déterminant une appartenance totale et substantielle de la nature humaine du Christ à l'être personnel du Verbe, sanctifie, d'une façon qui est suréminente et unique en son genre, son humanité et de cette sanctification, qui est de l'ordre de l'être et pas seulement de l'agir, l'humanité du Christ reçoit une onction spéciale qui, dès le principe et absolument, la constitue au ser-

vice de Dieu selon une appropriation directe et immédiate, en laquelle consiste précisément sa vocation sacerdotale. C'est par nature, dans la substance même de son être humano-divin, que le Christ est consacré au sacerdoce ; c'est sa prédestination que d'être par excellence le Prêtre de Dieu, le Religieux de Dieu : « la gloire d'être Grand-Prêtre, le Christ l'a reçue de Celui qui lui a dit : Tu es mon Fils, je t'ai engendré aujourd'hui. » (*Hébr.*, V, 5).

La filiation divine du Christ ne confère pas seulement à son humanité une aptitude privilégiée au sacerdoce ; elle revêt en outre ce sacerdoce d'un caractère que ne possède aucun autre sacerdoce parmi les hommes. Parce que l'humanité du Christ est unie substantiellement à la divinité dans la Personne du Verbe, sa vocation sacerdotale est surnaturelle en soi et de condition divine ; et, parce que sa consécration au service de Dieu est celle d'un être qui est à la fois homme et Dieu, elle possède une dignité exceptionnelle et sans égale. Si le sacerdoce du Christ est bien une fonction de sa nature humaine, nous venons d'établir qu'elle n'en résulte pas comme un effet de sa cause, et demeure fondée sur sa filiation divine comme sur un principe indéfectible. N'est-ce pas déclarer que le Christ-Prêtre est, dans son humanité même, si près de Dieu, qu'il se trouve en quelque sorte placé aux confins de la divinité et par conséquent au plus haut degré de l'échelle des créatures, au sommet de tout l'ordre humain ?

Cela signifie aussi qu'il est par excellence et de droit le médiateur entre l'homme et la divinité, dont il unit dans la Personne du Verbe les deux natures.

En lui toute l'humanité est sanctifiée et consacrée à Dieu ; par lui toute l'humanité rend à Dieu le culte sacré qui lui est dû. Parce que le Christ est prêtre, il est en même temps médiateur, de sorte que la création tout entière est ordonnée à son sacerdoce, et ne peut offrir que par son entremise une oblation qui soit digne de la gloire divine. Et, parce que tout l'ordre humain se réfère ainsi à lui pour la célébration du culte divin, lui seul est notre Grand-Prêtre, l'unique qui a pouvoir et qualité pour parler à Dieu au nom de toutes les créatures, celui à qui Dieu a décrété de soumettre toutes choses, « afin que Dieu soit tout en tous. » (I *Cor.*, XV, 28).

L'office du Grand-Prêtre n'est pas seulement d'offrir des oblations, mais aussi des sacrifices. Le sacerdoce du Christ a encore ceci de particulier qu'il est entré dans le saint des saints, non avec le sang des boucs et des taureaux, mais avec son propre sang » (*Hébr.*, IX, 12). La filiation divine, qui sanctifie son humanité et consacre sa mission de Prêtre et de Médiateur, le constitue aussi dès le principe en état de victime : parce qu'il est le Prêtre le plus élevé en sainteté, il sera aussi la victime la plus pure qui puisse être offerte en propitiation pour le péché des hommes. Aussi a-t-il dit en entrant dans le monde : « vous n'avez voulu ni sacrifice ni offrande, mais vous m'avez formé un corps ; vous n'avez agréé ni holocaustes ni sacrifices pour le péché, alors j'ai dit : voici que je viens, ô Dieu, pour faire votre volonté. » (*Hébr.*, X, 5-7).

Parce que le Christ, en vertu de l'union hypostatique, est saint et consacré dans son humanité, son

sacrifice sera doublement agréable à Dieu : et par la qualité de la victime qui aura été immolée. Et l'immolation du Christ-Hostie aura ainsi une vertu de réparation et de satisfaction, qu'aucun autre sacrifice n'a jamais connue : elle rétablira toute l'humanité dans l'amitié divine qu'elle avait perdue et fera descendre sur elle la miséricorde et le pardon du Créateur. Prêtre et Médiateur, le Christ est pareillement Hostie pour la rédemption de l'humanité coupable.

## II

Par l'exercice de sa fonction sacerdotale le Christ a rendu à Dieu, lors de sa vie terrestre, l'hommage de reconnaissance et d'adoration qui est dû au Créateur ; par l'offrande de son propre corps et de son propre sang en immolation, pour le salut de l'humanité prévaricatrice, il a payé la dette contractée par la créature et satisfait aux exigences de la justice divine. A la fois Prêtre et Hostie, il a été le Médiateur souverain qui intercède auprès du Père en faveur de ses enfants coupables, et de son sang répandu il a signé le testament de la nouvelle Alliance qui, ordonnant toute l'humanité au Christ rédempteur, la réintégrait dans les faveurs divines et la replaçait sur le plan de la vie surnaturelle.

Ce pouvoir d'intercession, que le Christ tenait de sa consécration sacerdotale, a-t-il pris fin avec la consommation de son sacrifice sur l'autel du Calvaire ? Le Christ ne change pas : « il est le même, hier, aujourd'hui, éternellement. » (*Hébr.*, XIII, 8). Il est donc « prêtre pour toujours selon l'ordre de

Melchisédech » (*Psaume* 109) ; et si, son sacrifice, « il l'a fait une fois pour toutes en s'offrant lui-même » (*Hébr.*, VII, 27), néanmoins, parce qu'il est toujours vivant, il ne cesse pas d'intercéder pour nous auprès de Dieu, dans le Ciel où il est assis à la droite de la Puissance (*Hébr.*, VII, 25).

C'est qu'en effet le Christ demeure au ciel, dans son humanité immortelle et glorieuse, ce qu'il était sur la terre, lorsqu'il passa parmi les hommes ; car l'union hypostatique qui liait sa nature humaine à la nature divine dans la Personne du Verbe incarné n'a pas été rompue au moment où le Rédempteur eut achevé ici-bas la mission pour laquelle le Père l'avait envoyé. Sans doute, le Christ ressuscité ne peut plus mourir ; mais c'est revêtu des marques de sa Passion qu'il est monté dans la gloire et c'est encore comme « ministre du sanctuaire et du vrai tabernacle » qu'il siège à la droite du trône de la Majesté divine (*Hébr.*, VIII, 6). Il est donc toujours notre Grand-Prêtre et notre Médiateur ; et sur l'« autel d'or » qu'aperçut le voyant de l'Apocalypse, il continue à célébrer pour le salut de l'humanité, en marche vers son destin, le sacrifice mystique qui n'aura point de fin, parce que celui qui est l'« Agneau immolé dès l'origine du monde » (*Apoc.*, XIII, 8) est aussi le « flambeau » qui illuminera toutes les nations dans la nouvelle Jérusalem (*Apoc.*, XXI, 23).

Si le Christ poursuit de la sorte dans la gloire divine la mission sacerdotale qu'il a inaugurée sur la terre lors de son incarnation, son humanité sainte ne sera-t-elle pas toujours la véritable et l'unique cause instrumentale de toutes les grâces de régéné-

ration et de salut, sans lesquelles l'humanité pécheresse ne peut atteindre ses fins surnaturelles ? L'essentielle relation de nos âmes au Christ en son humanité, qui établit notre participation à sa consécration sacerdotale et par laquelle s'exerce son pouvoir souverain de médiateur auprès du Père, subsiste intégralement après comme avant sa glorification. Mais il est évident qu'elle va désormais revêtir des modalités différentes. Le Christ, avant son Ascension, avait annoncé à ses fidèles qu'il ne les laisserait pas orphelins ; et, comme il ne devait plus manifester sa présence au milieu d'eux selon la chair, il leur donna une nouvelle preuve de son amour en instituant au cours de son dernier repas le sacrement de l'Eucharistie. C'est donc, à l'avenir, par son humanité eucharistique que le Christ perpétuera sur la terre, jusqu'à la fin des siècles, sa présence sensible parmi les siens.

Mais la sainte humanité du Christ n'est pas en soi différente, sous les espèces eucharistiques, de ce qu'elle est substantiellement dans la gloire : c'est le même Christ qui est à la fois présent au ciel à la droite du Père et sur nos autels dans l'hostie consacrée, le même Christ en son humanité immortelle et glorieuse. C'est aussi le même sacrifice d'hommage et de propitiation qu'il offre à son Père sur l'« autel d'or » de la Jérusalem céleste et à la messe où l'officiant refait les gestes et redit les paroles qu'il accomplit et prononça à la Cène, la veille de sa mort. Sans doute, le sacrifice de la messe est purement rituel et c'est sacramentellement que le Christ, qui ne peut plus mourir, s'offre chaque jour à son Père comme victime pour le salut du monde.

Ce sacrifice n'en est pas moins, comme tout sacrifice, à la fois un acte d'adoration et un acte de réparation par lesquels le Christ, à jamais vivant dans la gloire de Dieu, poursuit sur la terre sa mission rédemptrice ; de sorte que toutes les fois que nous mangeons le pain et buvons le vin de la nouvelle Alliance, « nous annonçons la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne. » (I *Cor.*, XI, 26).

### III

Certes, le Christ a payé pour tous sur le Calvaire et les mérites de son immolation sanglante y furent infinis ; mais la lâcheté ou la faiblesse de ceux qui croient en lui grèvent chaque jour la créature de nouvelles dettes envers le Créateur, et le Christ, qui nous a déjà sauvés une première fois, veut encore nous sauver chaque jour en payant chacune de ces dettes nouvelles que nous contractons. Et c'est pourquoi il s'offre chaque jour comme victime à son Père, en une immolation rituelle qui reproduit et commémore son sacrifice sur la Croix, afin que les grâces de rédemption et de salut qui jaillirent alors de son cœur ouvert continuent à se répandre sur nos têtes et à sanctifier notre vie.

Mais, pour bénéficier de ces grâces, ne faut-il pas que nous soyons déjà marqués du sceau du Christ par une onction spéciale qui nous fasse participer aux prérogatives de sa sainte humanité ? Une sorte de consécration à son sacerdoce nous est donc nécessaire, pour qu'à notre tour nous puissions prendre part à son sacrifice et recevoir les fruits de son immolation : tel est précisément l'objet des sacre-

ments qu'il a institués pour l'édification de son corps mystique qui est l'Eglise, et notamment du baptême et de la confirmation.

Par ces sacrements nous portons l'empreinte ineffaçable d'un signe distinctif qui est celui de notre appartenance au Christ, notre Grand-Prêtre et Médiateur suprême, de telle sorte que tout l'ordre humain en nous se réfère désormais à son humanité sainte et que par elle et avec elle il est sanctifié pour la louange de la gloire divine. Consacrés à Dieu par le caractère qu'impriment en nous les sacrements, nous pouvons poser des actes cultuels, à la fois saints et sanctifiants, qui nous configurent au sacerdoce du Christ et font ainsi de chacun de nous, à certains égards, un prêtre à l'image du Christ (la *Petri*, II, 9).

Cette consécration au sacerdoce du Christ, qui nous vaut d'être unis à lui ici-bas dans la grâce sanctifiante, nous vaudra aussi d'être unis à lui dans la gloire, lorsque nous serons consommés dans la béatitude de la vie éternelle. Et le degré de cette béatitude sera mesuré pour chacun de nous au degré de son appartenance au sacerdoce du Christ, dont le sceau est à jamais imprimé sur notre front. Victimes avec lui sur l'autel du sacrifice, nous aurons eu part à son immolation et de ses mérites infinis nous recevrons une plénitude de vie bienheureuse qui n'aura pas de fin.

GABRIEL HUAN.

## La Création des Luminaires

A peu d'exceptions près, les commentateurs de la Genèse n'ont pas manqué de voir dans le grand et le petit « luminaires », œuvre du quatrième « jour », le soleil et la lune. Le désir de trouver un ordre chronologique là où il n'y a qu'un enchaînement logique les a passablement fait errer.

Et pourtant cet ordre chronologique est insoutenable. Comment les plantes, créées au troisième jour, auraient-elles pu se développer sans soleil, alors que ses rayons leur sont indispensables ?

Si nous quittons le sens matériel et terre à terre, toutes difficultés disparaissent. Nous saisissons alors facilement que Dieu n'a pas créé les plantes, mais seulement leurs essences et que le soleil et la lune qui nous éclairent n'ont rien à voir, du moins directement, avec les « luminaires » dont parle Moïse.

Reprenons le texte sacré. Nous y voyons l'Œuvre de « résurrection » (1), entrer dans une nouvelle phase. Le tourbillon chaotique de la partie de la création *infernalisée* — qui semblait vouée aux ténèbres immuables, — va être, par la sollicitude du Créateur, éclairé par des foyers lumineux sensibles (foyers *virtuels* et non matériellement visibles comme l'est notre soleil physique). Ces foyers virtuels réfléchiront un peu de cette Lumière *intelligible* qui, avant la grande révolte, éclairait directement les créations spirituelles maintenant déchuës.

Car si le mot *Maor* (מֹאֹר) employé par Moïse pour dépeindre les foyers lumineux décrétés par

Elohim, signifie « astre », c'est dans un sens bien restreint. L'auteur de la Genèse, toujours synthétique, emploie ce terme dans toute sa simplicité étymologique : Ma-AOR « foyer ou réflecteur de la Lumière du Verbe ». Et pour qu'on ne s'y trompe pas, pour que nous entendions par ce mot les foyers *virtuels* des soleils physiques, il a soin de supprimer la voyelle mère O et de la remplacer « virtuellement » par le point-voyelle correspondant. Il en fait autant pour la terminaison du pluriel : OTh, afin que nous sachions que cette pluralité de luminaires n'est qu'implicite, Dieu créant universellement.

Elohim déclare donc qu'il y aura des *luminaires* dans l'orbe éthéré des cieux, pour servir de moyen de séparation entre la lumière et les ténèbres. Ces luminaires, dit le texte, feront briller la lumière spirituelle sur la terre. Par « terre », il faut entendre ici toutes les planètes prises collectivement, toutes les terres. Il est permis de supposer que ce n'est pas simplement la chaleur ou la lumière *physique* d'un soleil visible, qui est susceptible de réveiller, sur les planètes, la lumière spirituelle.

Mais, comme le soleil physique n'est que le reflet amoindri d'un soleil spirituel, lequel n'est qu'une faible émanation du Grand Soleil central, pivot de tous les univers visibles et invisibles, nous pouvons nous rendre compte que le « mythe solaire », si cher aux modernes et si mal entendu par eux, recèle une haute vérité : chaque soleil est non seulement un symbole expressif du Verbe-Lumière pour les terres qui en dépendent, mais il constitue le « petit luminaire », réfléchissant le « grand luminaire », centre

virtuel, foyer réel de la Lumière du Verbe pour la sphère qu'il est chargé d'illuminer. Aussi, si selon la parole du Psalmiste *les Cieux racontent la Gloire de Dieu*, la marche apparente des soleils et celle des Envoyés du Père sont reliées par des lois très précises, et ce n'est pas au hasard que les Litanies nomment le Christ *Soleil de Justice*.

Par ce qui précède, on voit déjà que les théories qui font du soleil (ou des soleils) une masse incandescente, réchauffant les terres par rayonnement calorique direct, une source thermique incapable de renouveler ses éléments et marchant inflexiblement vers la contraction de sa masse et le refroidissement final, on voit que ces théories sont en contradiction avec la pensée de Moïse, ainsi que celles qui font des « terres » d'anciens anneaux solaires, des fragments identiques en substance et en origine aux étoiles et ne s'en distinguant que par le volume et la température.

*Soleils et planètes ont des origines totalement différentes*, et sont composés d'éléments également différents.

Moïse nous dit, en effet, non pas que l'Eternel avait fait « deux luminaires », mais deux *catégories* de luminaires (ce qui n'implique aucune idée de nombre défini), dépendant l'une de l'autre : le Grand Luminaire pour régner sur le « jour » (1) et le petit luminaire (dépendant du Grand) pour régner sur la « nuit ». Mais, quelle est cette nuit ? C'est notre misérable « jour » qui, sans les soleils physiques, ne serait qu'obscurité immuable :

« Il fit, ALEIM, l'ipséité des couples de grands

*foyers lumineux ; le foyer lumineux principal pour présider symboliquement au jour, le foyer lumineux secondaire pour présider symboliquement à la nuit, et l'ipséité des étoiles. »*

Sous les paroles volontairement obscures de Moïse, nous pouvons distinguer d'abord le général du particulier : ALEIM crée le principe double des luminaires (nous en reparlerons plus loin), ensuite apparaissent les étoiles, selon les besoins des mondes en perdition. Toutes ces étoiles ou soleils ont un prototype, le Grand Soleil Central, dont elles tirent leur énergie et leur lumière. Le nom même des étoiles KoKaB (pour la forme redondante *Kob-Kob*) indique très justement leur rôle et leur hiérarchie. Il est formé du radical AB, d'où découle les idées génériques de *paternité*, de *fécondation*, de *volonté directrice*, modifié par l'article assimilatif Ka. Le signe O, image de la Lumière du Verbe, complète cet hiéroglyphe dont le redoublement intensifie encore le sens.

En d'autres termes on peut dire que le Grand Soleil *virtuel*, centre des créations divines, reflète (ainsi qu'un prisme les couleurs), toutes les forces divines et les propage infiniment en multiples phénomènes. Il est le prototype des « Grands Luminaires ». Les soleils *visibles* le réfléchissent ainsi qu'un miroir, concentrant et propageant quelques-unes de ces forces, suivant le rôle qu'ils sont appelés à jouer dans la création. Les soleils « obscurs » ou *virtuels*, centres de forces d'origine divine, peuvent évertuer plusieurs univers différents ; ils servent donc d'intermédiaires entre le Soleil Central (Trône de la

Trinité Créatrice) et les soleils plus ou moins éloignés du Grand Centre.

Quant aux planètes, quelles qu'elles soient, elles sont l'œuvre de Lucifer (2), car la Matière est un résidu, inerte par lui-même. Le Verbe l'a pénétrée et vivifiée, l'Esprit a soufflé sur elle, elle a donc pu produire et produira des formes, afin d'être évoluée, transmuée plutôt, *par ceux-là mêmes qui l'ont faite ce qu'elle est.*

Pour les y aider, le « petit lumineux » (qui est notre soleil — ou tout autre de même ordre —) fut créé. *Et fut le jour.*

Mais le globe opaque de matière, en tournant devant son soleil, ne peut exposer qu'une partie de lui-même, l'autre est dans l'obscurité. Cependant ces pauvres globes opaques, en proportion de leur éloignement, reflètent, eux aussi, la lumière solaire et répandent clarté et force : pâles clartés, forces souvent nocives, provenant de leur sombre origine. *Et fut la nuit.*

Le « petit lumineux » de Moïse n'est donc pas la lune, car, en fait, il y a autant de lunes que de planètes ; toutes ne réfléchissent-elles pas la lumière de leur soleil respectif ?

Ce petit lumineux c'est le soleil, ou plutôt c'est *chaque soleil*, car Moïse parle toujours au collectif.

Chacun de ces soleils *visibles* tire donc son énergie d'un soleil *virtuel* (3).

A leur tour ces soleils virtuels dépendent du soleil central dont nous avons parlé plus haut.

C'est grâce à ces centres irradiants, si différents des planètes, que nous parvenons encore quelques

rayons de la Lumière spirituelle, réfléchi par eux (et non pas seulement de la lumière et de la chaleur physiques).

C'est — enfin — cette lumière spirituelle qui excite, éveille, ranime nos facultés spirituelles engourdies, ainsi que Moïse le dit clairement. Ces influences *stellaires* sont très différentes des influences *planétaires* qu'étudie l'astrologie et dont l'astronomie même commence à s'apercevoir. Les planètes nous renvoient la lumière qu'elles ont reçue, mais viciée dans leur propre ambiance inférieure, colorée, pour ainsi dire, par leur virtualité propre, bonne ou mauvaise — plutôt mauvaise.

La création des Luminaires, telle que la relate Moïse, renferme encore bien d'autres arcanes, physiques et métaphysiques. Il nous suffit, pour l'instant, de l'avoir replacée, avec sa perspective générale, dans le cadre de l'Œuvre de Résurrection, sans nous embarrasser d'inutiles détails.

ESSA.

---

(1) **La Lumière débrouillant le Chaos**, Psyché, Mars 1933.

(2) **Quelques considérations sur les Forces Infernales**, Psyché, Mai 1933.

(3) Ce fait a été remis en lumière par plusieurs chercheurs modernes : la course elliptique des planètes autour d'un double foyer dont l'un est occupé par le soleil physique le démontre analogiquement, de même que la physique expérimentale démontre, au moyen de miroirs paraboliques, l'existence d'un foyer **virtuel** de calorique, distinct du foyer apparent.

---

## LA LOI UNIVERSELLE

(SUITE)

---

### Influence de L'Homme-Esprit sur l'Univers.

Dans sa vision, Hermès vit dans l'espace une multitude d'âmes essayant de remonter l'échelle de la création, mais les unes sont entraînées vers la terre, tandis que d'autres, à toute volée, atteignent l'échelon supérieur où elles recouvrent la vue des choses divines.

Mais l'âme qui a fait retour à sa vraie patrie et franchi les bornes extrêmes de ce monde, ne se contente plus, comme à sa descente, de s'enivrer des accords harmonieux dont frémit sans fin cet Océan de vie éternelle. Armée de ses facultés ayant atteint leur plénitude, de son intelligence pénétrée sans efforts par les rayons de l'intelligence universelle, et d'une expérience si chèrement acquise, cette Psyché va, désormais, suivre le conseil donné par Jésus à ses disciples : « Veillez et priez, de peur que vous ne tombiez dans la tentation ; car l'esprit est prompt, mais la chair est faible. » (*St Marc, XIV, 38*).

Le retour de l'homme dans le sein de l'immortelle Sagesse le remet en harmonie avec la Loi Universelle. Il s'abreuve, de nouveau, aux quatre fleuves de l'Eden par lesquels se distribuent perpétuellement l'intelligence et la lumière divines. Sans indolence spirituelle, car il sait que l'ennemi rôde toujours, attentif à nos moindres faiblesses, l'homme suit le chemin de la Vérité, seul moyen d'acquérir le discernement qui lui montre les actions à accomplir et

celles à éviter, la justice, sensation exacte de ce qui est dû à chacun, la pacification des forces instinctives qui bouillonnent en lui, non par leur destruction mais par leur transformation, la force, le courage qui réfrène le désordre intérieur et brise les obstacles extérieurs.

Longue et pénible est la voie du retour, car cet homme revient de bien loin ; il avait oublié jusqu'à l'A. B. C. de la sagesse et, maintenant, éclairé par la lumière intérieure, il demande au Ciel des choses simples, longtemps méprisées : la persévérance, la patience, la résignation, la faveur de comprendre son devoir de chaque jour et la force de l'accomplir sans défaillance. Dans toutes ses pensées, dans toutes ses paroles, dans toutes ses actions, l'homme va s'efforcer de diffuser les rayons divins qui l'éclaireront, en manifestant en toute occasion l'Amour envers tous, la Beauté et la Vérité, dons de l'Esprit-Saint.

Chaque être, supérieur ou inférieur, a deux missions à remplir. La première est sa mission particulière : manifester l'aspect de la Lumière céleste en vue duquel il fut créé. Cet aspect, c'est le *génie* propre à chaque être, l'*awen* des traditions bardiques, le nom secret de l'être. La seconde mission, la plus essentielle, lui est commune avec tous les autres êtres : se purifier, concourir à la divine symphonie, répandre inlassablement dans sa sphère l'Amour, la Paix, la Vérité : cela c'est faire sabbatiser son corps, car l'influx de la grâce divine, trouvant en lui un canal approprié doit tout renouveler, lentement, en lui et autour de lui. Depuis les cellules de son corps, jusqu'à ses facultés les plus hautes, depuis

l'ami, le parent, jusqu'à l'inconnu qu'il croise dans la rue, les forces spirituelles dont il est porteur poursuivent, même à son insu, leur œuvre patiente de restauration et de purification.

Chaque individu est un arbre dont racines et branches s'étendent à l'infini dans toutes les directions. *« Le corps humain va plus loin que la conscience, il plonge par les racines jusqu'au fond de la matière primitive ; il est sans cesse en rapport, par échanges respiratoires, nourriture, actions, réactions, avec tout l'Univers ; il va des couches profondes de la terre à Sirius, dans le ciel. De sorte que, par abstraction, chaque homme peut appeler son corps la RÉGION DOCILE par où il peut agir consciemment sur le monde. »* (D<sup>r</sup> Marc Haven).

*« L'homme reçoit de tous les êtres inférieurs qui sont sur sa route, au travers desquels son corps a évolué ou évolue, la force vitale, la substance physique qui fait que son corps existe. Chacun de ces êtres sert d'échelon à l'esprit pour arriver au degré supérieur ; c'est là le courant ascendant qui traverse tous les êtres. Tout homme qui agit engage en même temps que lui dans son action et dans ses conséquences la série des êtres qui sont sur son chemin ; il en est ainsi pour le châtement de même que pour le bien. »* (M. Philippe).

Lorsque l'homme est régénéré il devient le protecteur, le patriarche de toute sa souche, y compris les hommes d'ordre inférieur. *« L'homme vertueux est le maître de celui qui n'est pas vertueux. »* (Yih King). L'homme vertueux agit, avec tous les êtres des règnes inférieurs de la nature, avec les mêmes

soins, les mêmes devoirs qu'envers son propre corps, il les aide, les soutient, les instruit par l'exemple. Sachant qu'ils ne peuvent atteindre le divin qu'au travers de son cœur, il leur en permet l'accès, sans cependant les laisser envahir et dominer en lui ; l'homme est prudent, car, c'est aussi par cette porte que l'ennemi se faufile dans sa maison.

Tous ces petits êtres inférieurs qui constituent la vie de la nature, depuis celui qui est emprisonné dans le minéral, jusqu'aux sylphes de l'air peuvent, en faisant alliance avec l'homme régénéré, obtenir l'immortalité (1), au même titre que l'homme uni au Christ est participant de sa gloire et de la vie divine.

L'homme en marche pour sa régénération a trois actions principales à accomplir : l'une, c'est une communion d'amour, de bonté de sa part avec tous ses frères ; puis, c'est le rude petit chemin à suivre, c'est le désir, l'effort à soutenir ; enfin, c'est l'harmonisation de toutes les forces inférieures qui bouillonnent en lui et dans la nature.

Aucune voix ne saurait dépeindre l'ivresse faite de bonheur et de joie, aucune plume ne saurait décrire la jubilation de ces malheureux petits êtres lorsqu'ils se retrouvent dans la sphère harmonisée ! C'est alors un retentissant hosanna d'Amour qu'ils adressent à l'Eternel ! C'est une explosion de gratitude et de dévouement envers l'homme, leur sauveur !...

La paix en soi, le sabbat réalisé autour de soi, tel est le ministère de l'Homme-Esprit. On peut com-

---

(1) Voir : **Le Corps, le Cœur de l'homme et l'Esprit**, Dr Marc Haven.

prendre ce que serait la vie terrestre, si, parmi les appelés, il y avait beaucoup d'élus ! Car si l'homme subit l'influence des forces célestes ou naturelles, réciproquement tout geste de sa part s'étend dans l'espace en bien ou en mal, selon l'esprit qui le gouverne. Or, « les lois de la raison sont les mêmes que les lois de l'Univers : voilà ce que les savants officiels, les rationalistes ont découvert au XX<sup>e</sup> siècle, cependant, c'est ce que disaient les sages de la Chine deux ou trois mille ans avant Jésus-Christ... (D<sup>r</sup> Marc Haven).

« De toutes les races qui se sont succédé sur notre monde, la race boréenne fut sans doute celle dont l'organisation fut la plus lente, la plus hérissée de difficultés. Cet indomptable individualisme, ce torrent tumultueux de passions indisciplinées, ce bouillonnement d'élans contradictoires, cette soif inextinguible d'infini et de liberté (si sublime dans son principe, si fatale dans ses excès) ne se canalisèrent pas en un jour... Livrés à leur propres ressources, jamais ces hommes ne seraient sortis du tourbillon de leurs passions, si la Providence ne leur avait envoyé des guides : ces missionnés furent les premiers druides.

Cette race blanche, saine, robuste et ardente, a marqué un nouveau développement des desseins de la Providence » (1) ; elle a reçu en partage la quintessence de tous les produits élaborés par ce grand laboratoire qu'est la nature ; elle résume et couronne la série de tous les êtres de la création, condensant

---

(1) A. Savoret : **Du Menhir à la Croix.**

toutes les lois de l'évolution et toute la nature dans son corps.

Chaque cellule, chaque être de cette pure race peut, par son intelligence active, développer toutes les facultés et vertus célestes, qui sont contenues en germe dans son âme, et s'élever au-dessus de tout l'univers. Et, à la royauté de l'intelligence, si l'être humain concentre toutes ses puissances de vie dans sa volonté en accord avec la Volonté suprême, il peut réaliser l'Unité dans la trinité humaine. Alors la Loi morale, celle que l'homme a reçue du Ciel, se développe en lui et lui fait pénétrer toute la création, depuis les oiseaux des cieux, jusqu'aux poissons de l'abîme ; car cette Loi est la même qui règle la vie de tous ces êtres. C'est ainsi que « l'homme peut continuer Dieu, là, où Dieu ne se fait plus connaître lui-même. » (L. C. De Saint Martin).

Or, le devoir de tout être humain, c'est d'aller au but, et ce but, c'est *l'union des êtres entre eux et avec Dieu*. Jésus est le suprême modèle de l'homme-Esprit ; il est la tête de la communauté, gardienne, depuis toujours, des trésors lumineux de toutes les sciences. Les membres de cette Eglise sont répandus par toute la terre, mais ils restent unis par l'Esprit du Christ. C'est en s'unissant à son Sauveur que l'homme peut arriver à sa tâche, de faire sabbatiser sa souche et de la stimuler dans son union avec lui, la ramenant au Fils qui la donne au Père, pour que soit transformée l'Humanité.

Mais rares sont les bons vignerons du Seigneur, les vrais serviteurs de Dieu !... Cependant le temps est compté, le cycle de cette race blanche, si privilé-

giée, touche à sa fin. Ne nous laissons pas détruire, comme impropres à notre mission de Paix et d'Amour, tels les Atlantes. Ne laissons pas à une nouvelle race le magnifique rôle qui nous incombe, pendant que nous subirons l'esclavage et la destruction, sous l'orgueilleuse volonté de quelques êtres du torrent, dont il est facile de comprendre la puissance qui les stimule. Bien vite pénétrons-nous de notre alliance, de notre unité avec la Divinité dont nous devons continuer le rôle, dans cet univers de circonstance. Le temps presse, abandonnons chacun notre vie individuelle à la Vie d'Amour, à la Vie Universelle ; c'est le seul moyen de faire rentrer dans leur source toutes les calamités qui nous guettent !...

« Quand un homme se donne vraiment à Dieu et devient son disciple, Dieu le pousse à une œuvre de salut pour le siècle où il vit. » (P. Gratty).

(à suivre).

Madame D...



## L'Exemple d'André Towianski

Un auteur du siècle dernier écrit « la motion divine chez les grands mystiques est une suite logique d'impulsions raisonnables ». Nous avons déjà vu, en effet, dans quelques-unes de ces vies de véritables serviteurs du Ciel, la variété infinie de ces impulsions où le Christ préside. Et s'il est traditionnel de retrouver le Rédempteur dans le pauvre et le souffrant, il est aussi nécessaire de le voir chez ces êtres qui dépassent la norme, pour se les mieux expliquer. Cette « impulsion » dont parle notre auteur est bien donnée par le Christ et prolongée par des bienfaits.

Après les contemplatifs viennent, dans l'atmosphère de foi du moyen âge, les prédicateurs ; puis, pour confondre le doute et les schismes, les inspirés, enfin, plus près de nous, les réalisateurs.

Le mois dernier nous avons esquissé la vie d'un religieux solitaire, cette fois voyons l'action cachée d'un missionné laïque. Celui-ci est donc peu connu en général, mais son rôle n'en est pas moins très défini et de grande importance pour son temps... Temps de révolte nous le savons, où l'homme au lieu de comprendre le privilège, comme dit Saint Jean d'être « enfant de Dieu », n'a eu de cesse au long des siècles que de se libérer et de se servir exagérément de son intelligence. Celle-ci s'est donc hypertrophiée jusqu'à n'être plus du tout en harmonie avec le reste de son être, comme la machinerie moderne qui, créée pour alléger l'effort de l'individu, en arrive à le faire mourir de faim ; l'intelligence

se croyant le droit, aussi le pouvoir de tout envisager, de tout régler, arrive à tellement empiéter sur le domaine du cœur, que celui-ci par contre, est atrophié et sans force.

On peut, actuellement, raisonner avec beaucoup de connaissances sur nombre de problèmes, mais hélas, sans une miette de ce bon sens qui lui, sait diriger, et chose plus grave, le Ciel, devant l'outrage de ce cerveau orgueilleux, se retire lentement, laissant à l'homme tout juste un peu plus que des moyens, c'est-à-dire pas grand chose !

Les interventions Providentielles, il faut le constater, se font plus rares, plus discrètes : quant aux envoyés qui ne peuvent abandonner complètement le troupeau des croyants, Dieu ne le permettant pas, ils se confondent, se dissimulent même dans la masse.

Pourquoi, après avoir choisi dans son Eglise depuis le début, le Ciel ne prendrait-Il pas maintenant ses tâcherons parmi les laïques, et pourquoi ceux-ci ne reprendraient-ils pas, l'idée des premières communautés chrétiennes ?

C'est ce que nous verrons probablement de plus en plus et s'il y a encore dans le catholicisme au XIX<sup>e</sup> siècle un Curé d'Ars, dont la position sociale par rapport aux grands fondateurs d'ordres est du reste bien effacée, nous trouverons par contre, des Cagliostro, des Towianski et d'autres dont le respect nous oblige à taire les noms.

\*  
\*\*

En 1799, près de Vilna, naissait, d'une famille assez aisée, le jeune André Towianski. La Pologne

tant de fois morcelée, persécutée, mais, comme le phénix, renaissant de ses cendres, venait une fois de plus, se mettre aux côtés de la France dans le rôle généreux de ses citoyens. Terre prédestinée, où la Vierge apparaît deux fois ; les pèlerinages d'Ostrabrama et de Tchenstochau en témoignent encore la protection ! Il n'est donc pas surprenant de trouver, parmi les enfants de cette contrée, un homme de lumière comme il ne s'en trouve guère que deux ou trois par siècle.

Towianski va marquer, dès son jeune âge, le goût de tout ce qui touche aux choses de l'Esprit, c'est du moins ce que son fervent disciple Tancrede Canonies nous raconte, dans sa très complète étude sur lui. Devant recevoir, suivant le rang social de ses parents, une assez bonne culture, il ne peut cependant rien garder de ce que ses professeurs et les livres lui enseignent. Phénomène assez fréquent du reste pour ces êtres ne vivant que d'inspiration et de communion en Dieu. La solution de tous les problèmes, de toutes les sciences lui est donnée par surcroît et à la minute où il peut en avoir besoin. C'est ainsi qu'il commence à prendre sans aucun diplôme la charge de Chancelier de Tribunal, tout en s'occupant activement de la libération des serfs. Voyageant quelque peu, il en profite pour visiter et apaiser l'effervescence de ses compatriotes malheureux que l'infortune a essaimés aux quatre coins de l'Europe.

Période préparatoire pendant laquelle il attend, comme tous ses frères spirituels, qu'un certain âge, correspondant à la maturation nécessaire, lui permette de prendre un rôle officiel. Enfin l'heure ayant

sonné de répondre à l'appel de Dieu, il quitte la Pologne laissant à ses paysans le soin de gérer ses biens ; il va en Angleterre, en Irlande chrétienne avant de mettre pied en France.

Il est encore à remarquer que ces bergers suivent à peu près tous le même itinéraire ; subissant inconsciemment le courant fluïdique qui encercle continuellement l'Europe.

Par cette correspondance supra-terrestre qui échappe à nos sens embryonnaires, un humble ouvrier du Faubourg Saint-Antoine avait déjà dans ses extases annoncé la venue du « missionnaire Polonais » ; celle-ci, du reste, se marque de suite par un miracle-retentissant, étant donné la personnalité qu'il touche. En effet, Mickiewicz a, dans la colonie polonaise à Paris et dans le milieu romantique français, une renommée ; sa vibrante nature, son génie poétique lui donnent même une certaine autorité dans le pays étranger. Mais sa femme, atteinte d'une maladie mentale des plus graves, le tient depuis quelque temps isolé ; la porte de sa maison est condamnée à quiconque, et quand Towianski se présente, il faut que sa puissance extraordinaire agisse pour que, à son corps défendant, Mickiewicz le reçoive.

Le lendemain cependant, la guérison de sa femme est complète, la raison est pleinement revenue ; transporté de reconnaissance le poète vient donc puiser à cette source toute nouvelle pour lui. Source qui va transformer l'orientation de sa vie, jusqu'à en faire un orateur inspiré et suivi des esprits les plus sceptiques de l'époque. Obtenant une chaire au Collège

de France, Mickiewicz va commencer sa série de conférences sur les peuples slaves devant Michelet, Quinet et tant d'autres positivistes.

La pensée de Towianski sur le rôle de la France et sur la nécessité d'une réaction morale s'exprime donc là devant un important auditoire. Il fallait que ces deux étrangers viennent prouver une fois de plus que notre sol privilégié entre tous, demeure toujours le pôle spirituel du Monde !

Le 27 septembre 1841, une messe solennelle est dite à Notre-Dame de Paris, phénomène unique dans l'histoire de la basilique, car devant toute la colonie polonaise Towianski, qui a alors quarante-deux ans, prend la parole et parle de sa mission divine. « Par la volonté de Dieu j'ai quitté ma terre natale et je viens à vous », puis il annonce que des dangers approchent et qu'une ère nouvelle créée dans l'invisible peut, si les hommes le veulent, se réaliser sur la terre.

L'église de Saint-Séverin, celle qui, dédiée au XIV<sup>e</sup> siècle à l'Immaculée Conception était visitée par les reines, devient leur centre de prières ; une copie de la Vierge miraculeuse d'Ostrabrama est solennellement apposée au mur d'un bas côté où l'on peut encore l'y voir.

Mais l'action de Towianski va prendre une direction plus précise, plus générale, s'adressant en la personnalité des grands, aux responsables, il aborde le thème propre de sa mission et commence par écrire à Louis-Philippe pour lui demander une audience. Mais celui-ci moins déférent aux suggestions que ne l'avait été Louis XVIII vis-à-vis du croyant de

Beauce, Thomas de Gallardon, refuse de le recevoir.

Entre temps, le duc d'Orléans, dont Towianski a prédit la mort vient de succomber d'un accident de voiture à Neuilly. D'autre part comme le Tzar vient de confisquer ses biens en Pologne, les rapports d'ambassades et de police convergent sur sa personne, lourds de menaces, il est chassé de France...

Sans pourtant s'impressionner des rigueurs de César, il continue sa correspondance, et de Bruxelles envoie une lettre aux Rothschild qui tiennent alors presque toutes les banques d'Europe. La monarchie n'ayant en fait plus grande autorité, il présente le rôle néfaste de l'argent et veut en avertir les principaux promoteurs. Enfin pour le spirituel, n'ayant pu être reçu par le représentant et Chef de l'Eglise il lui écrit. Cette lettre au pape, pleine de noble déférence est cependant une mise en garde contre le développement d'une politique trop humainement intéressée et souligne la lourde responsabilité qu'il assume devant le Ciel.

Avec la chute du roi, Towianski repasse la frontière et rentre à Paris, pour peu de temps du reste, car il est peu après appréhendé de nouveau et mis, en compagnie des détenus politiques, à la Conciergerie. Son attitude sous les verrous émeut ses infortunés compagnons de misère et jusqu'aux geôliers eux-mêmes.

Loin d'être morbide comme certains contemporains veulent bien le dire, le renoncement des saints est un moyen de défense qui leur fait acquérir souvent à leur grand étonnement, des conquêtes rapides. Sainte Thérèse dit « L'âme se voit toute changée et

sans savoir comment, fait de belles et grandes choses ! »

Accusé d'intrigues et de complot contre l'Etat, il est déjà inscrit sur la liste des déportés pour Cayenne et le général de Cavaignac, intransigeant, résiste aux rapports et aux nombreuses suppliques qui arrivent de tous les côtés.

Une maladie accidentelle et toute passagère, une erreur incompréhensible, et la Providence empêche le départ du « dangereux détenu » qui, passant la lourde porte, peut partir avec les siens pour la Suisse.

Napoléon III vient de faire son coup d'Etat et de prendre le pouvoir, ce qui pour lui n'est du reste qu'une parodie du grand, du seul Napoléon qu'il vénère. Il va donc reprendre sa correspondance avec les nouveaux souverains « du peuple précurseur du progrès chrétien dans le Monde ». L'avenir dépend de la direction prise par la France, donc il met son chef momentané en face de la responsabilité et le supplie de se tourner plus vers Dieu. Sans réponse, il expédie une nouvelle missive à l'impératrice Eugénie et sa correspondance augmente ainsi chaque jour. Moins libre que ses frères au moyen âge, puisqu'il ne peut parler de son Dieu dans les pays où il passe, il écrit cependant dans toutes les directions ; inlassablement de longues lettres partent aux hommes politiques, aux souverains, au pape et à son sacré collègue de cardinaux ; faisant sentir à tous la charge qui pèse alors sur eux. Si le style de ces exhortations nous paraît souvent lourd, il faut compter avec l'âme du Nord et souvent avec des

traductions polonaises dont le vocabulaire est plus riche que le nôtre.

Pendant ce temps s'organise autour de lui un véritable centre de disciples zélés et dévoués, qui diront tous l'impression puissante ressentie auprès de cet homme simple et bon ; impression de la présence divine apaisante, consolante.

La guerre de 1870 approche et l'inspiré de Pologne le voyant écrit une dernière fois à l'Empereur « La guerre que vous avez entreprise, Sire, fait entrer la France dans le cercle de la punition de Dieu, elle commence pour elle une longue suite de souffrances et de calamités... » Mais c'est partout et toujours la réprobation et le silence. Cagliostro était soi-disant un bateleur, Towianski demeurera « l'agitateur dangereux et exalté » dont les sages conseils vont au panier à papiers.

Prophète sans échos, il continue cependant son devoir jusqu'au 13 Mai 1878 où, au milieu de ses enfants et de ses nombreux disciples, il meurt doucement, suivant de près la chère compagne qui, quelques mois auparavant, est déjà partie.

En considérant à nouveau cette existence, les résultats apparents semblent encore bien minimes ; cependant le rôle de ce saint laïque demeure très important en cette fin de dix-neuvième siècle où la malencontreuse amoralité actuelle prenait déjà son orientation. Si Towianski, malgré tous ses efforts, n'a pas éloigné l'épreuve en faisant réfléchir les Souverains et les puissants du jour il a tout au moins reculé bien souvent les échéances qu'il nous incombait de payer et qui demeurent.

Quand les « élèves ont fauté, le Maître jeûne et souffre » dit Gandhi, cependant bien éloigné de l'idéal chrétien ! Il y a donc dans le sacrifice et pour le mystique, dans la prière, une force plus puissante que toutes celles des rois et des empereurs réunis et contre laquelle rien ne peut prévaloir puisqu'elle force la main même de Dieu.

(à suivre).

MAX CAMIS.

## Dioscures et Théraphim

Cependant, les théraphim ne sont pas mentionnés dans la Bible comme faisant partie des ornements sacerdotaux de Moïse et de ses successeurs. Examinons ceci de plus près. Moïse, connaissant le penchant inné du peuple hébreu pour le culte des idoles, transforma le panthéon égyptien qui lui était familier, en d'apparentes généalogies. Les patriarches remplacèrent les dieux, ce qui était une conséquence du rigide monothéisme professé ouvertement par Moïse. Nous retrouvons au chap. X de la Genèse, les Dioscures ou leur équivalent symbolique, sous le travestissement suivant :

« RaWME (le tonnerre), fils de KUSH (l'énergie tellurique), engendra deux « fils » : SheBA et DoDaN (le retour au repos primitif, à l'état latent, et l'attraction électrique). Le lecteur pourra consulter à ce sujet l'ouvrage de Fabre d'Olivet, *Langue Hébraïque restituée*. Les principes exposés sommairement dans les premiers chapitres, sont développés

par Moïse dans les chapitres suivants. Aussi, ne nous étonnerons-nous pas de retrouver les deux « gémeaux », SheBA et DoDaN, au chap. XXV (1) :

*Abraham*, le père du rayonnement universel, le principe animateur du système solaire (au point de vue cosmologique), a trois épouses successives : Sha-RY (Sarah), *le tourbillon éthéré* ; EGaR (Agar), *la gyration* (du système) ; QeTURE (Keturah), *l'orbe résistantiel, celle qui réverbère l'énergie lumineuse* (1).

Cette dernière lui donne six fils. Le second, le seul qui nous intéresse directement, se nomme YoQSheN, et ce nom sert de doublet explicatif à celui de RWME.

YoQSheN, peut signifier « *celui qui tend à se polariser* », de QUE, tendance, tension ; et SheN dualité. Comme RWME, il engendre *deux* fils, qui portent le même nom que les siens : SheBA et DoDaN.

Mais, ici, ce DoDaN est dit engendrer à son tour trois fils (trois conséquences, trois effets) :

ASHURem : l'ordre et l'harmonie générale (2).

(1) L'idée de repos exprimée par le radical hébreu *Sab* ou *Shab*, se retrouve également en celtique, irlandais *Sabh*, *Samh*, gallois *saib*, gaulois *sam-*, *sambra*, *samara*, par nasalisation. Le dernier terme caractérise en gaulois des fleuves tranquilles et paisibles comme la Somme (Samara), la Sambre (Sambra) etc...

(1) *Sha* « tourbillon » *Ry* « éthéré » ; *GaR*, *GaRaR* « gyration ». *E.* particule emphatique et augmentative ; *QeT* « résistance, opposition, rejet », *AOR*, *AUR*, « lumière, feu ».

(2) *ASHvR* : ordre, harmonie, béatitude.

LeTUSheM : l'occultation du feu (électrique) (3).

LAMYM : le jeu normal des interéchanges (4).

Approfondir le sens hiéroglyphique de ces termes dépasserait sans doute nos faibles connaissances. D'ailleurs, contrairement à certaines conceptions modernes, « désocculter l'occulte » nous semble dangereux. Les PRINCIPES ne peuvent être désoccultés et vulgarisés sans déformation. Quant à leurs applications, l'emploi néfaste que fait l'homme du peu qu'il sait, n'est pas pour nous encourager dans cette voie. Tout vulgarisateur est en partie responsable de l'abus que chacun peut faire des notions et des procédés qu'il rend publics. Par contre, il serait bon qu'un lecteur, *versé dans les questions d'électricité*, reprenne la Bible et note les passages qui semblent en déceler l'emploi, ne serait-ce que pour réfuter cette idée absurde que « les prêtres de l'Antiquité étaient des ignares ou des imposeurs ».

#### V. Urim et Thummim

MOÏSE, pour imprimer au peuple hébreu ce cachet distinctif que sa mission rendait nécessaire, ne se contenta pas de le faire « tourner en rond », pendant des années, dans un désert qu'il aurait pu leur faire franchir en quelques semaines ; il supprima les noms des divinités empruntées par les Israélites à leurs voisins et bannit les Thérâphim des ornements sacerdotaux, comme profanes. Il les remplaça, sur

---

(3) LOT : occultation, réclusion — ASh : feu — M final, signe extensif, de généralisation et d'universalité.

(4) LAM : un peuple, une nation, un consentement mutuel, une participation par sympathie.

la poitrine du Grand Prêtre, par l'Urim et Thummim : Ex. XXVIII, 30 ; « Tu poseras, sur le *pectoral de jugement*, Urim et Thummim, et ils seront sur le cœur d'Aaron, quand il viendra devant la face de l'Éternel ».

On a beaucoup glosé sur Urim et Thummim, sans éclaircir la question. Si ceux-ci ont remplacé les Thérâphim, sur la poitrine du pontife, c'est qu'ils représentaient un symbole de même ordre. Nous avons de fortes raisons pour supposer que « Urim et Thummim » étaient *les simulacres du Soleil et de la Lune* :

Nous voyons le même symbole solaro-lunaire, relié à celui de l'aurore, comme dans le mythe des Açwins, au Chap. VI, vers. 10 ; du Cant. des Cant. .  
« Qui est celle-ci qui s'approche, *semblable à l'aurore, belle comme la lune, pure comme le soleil*, et irrésistible comme des armées marchant à enseignes déployées »...

Quoique de même ordre que celui des Thérâphim, le symbole d'Urim et Thummim était beaucoup plus universel. Il se référait aux deux principes suprêmes du Kosmos : Verbe et Substance. Dans la symbolique chinoise, nous voyons de même ces deux principes YING-YANG symbolisés par le soleil et la lune ou par le *dragon* et le *phœnix*.

(à suivre).

A. SAVORET.

## Un Fragment de Texte Hiéroglyphique

En voyant défiler devant nos yeux la procession interminable de divinités à tête d'animaux, d'oiseaux, de reptiles, ou en forme humaine plus ou moins complète, nous ne pouvons avoir d'autre impression de la religion des anciens Egyptiens que comme étant panthéistique.

Pourtant l'étude des textes nous éclaire ce panthéisme d'une façon particulière et révèle dès les temps les plus anciens l'existence d'idées monothéistes. Ces idées qui étaient à la base de l'enseignement des écoles d'initiation d'Héliopolis, de Memphis et enfin de Thèbes, exposaient la doctrine secrète qui ne pouvait pas être à la portée du peuple. Ce dernier avait besoin d'idées concrètes qui pouvaient seules le contenter dans son état de développement primitif.

Pour satisfaire aux exigences des profanes, les prêtres introduisirent dans le culte général les divinités locales, celles qu'adoraient les habitants préhistoriques de l'Egypte.

Avant les temps pharaoniques le pays ne présentait pas un royaume uni, mais tout au contraire une quantité de petites divisions appelées « nomes » et habitées par des clans souvent hostiles entre eux. Chaque nome avait ses dieux particuliers qui devinrent plus tard leur « totem » (enseignes) (par ex. Le loup VIII nome, l'Orix XVI nome, le crocodile VI nome, le lièvre XV nome, etc...).

En adaptant le culte général à une certaine partie de l'Egypte, les prêtres furent obligés d'élever les

dieux locaux de cette partie à la place prépondérante, ce qui produisit dans les textes de diverses époques une telle confusion, qu'on a parfois de grandes difficultés à les débrouiller.

Mais l'idée dominante depuis l'époque la plus ancienne (ressortant des textes des Pyramides) jusqu'au Nouvel Empire (époque Thébaine) est celle du dieu Un, Créateur de l'Univers, et dont les autres dieux ne sont que des manifestations (1).

Ce dieu Unique nommé *Atoum* dans les Pyramides, devint *Ptah* à Memphis et *Amon* à Thèbes. C'est celui que les cabbalistes hébreux appelleront *Ain-Soph*, l'Indéfini, l'Ancien des Jours (comparer avec l'épithète habituelle d'Atoum : « celui des millions d'années »).

Le roi hérétique Amenophis IV qui prit le nom d'Akhnaton (et dont les cartouches furent martelés avec acharnement par les prêtres d'Amon après sa mort), ce roi voulut libérer la religion égyptienne du panthéisme et proclama pour tout le peuple le culte d'un seul dieu qu'il nomma *Aton*.

Cette idée, erronée dans son fond, ne manquait pas de beauté et on peut en juger d'après les hymnes destinés à Aton qui sont parvenus jusqu'à nous (1).

D'abord l'erreur consistait en ce que nul n'avait

---

(1) Selon les cabbalistes hébreux le Demiurge *Ain-Soph* se manifeste par ses divers membres tels que la bouche, les cheveux, les yeux, etc... (*Zohar Sifra Dzenita*). Cette idée semble avoir été empruntée dans l'enseignement Egyptien où il est dit, que « Ra est le Créateur des noms de ses membres » qui parurent sous la forme de divers dieux. *Papyrus Nesi Ansu*.

(1) Davies Tel-El-Amarna.

le droit de révéler ce grand mystère soigneusement caché depuis des millénaires dans le saint des saints des temples et communiqué au vulgaire sous la forme énigmatique des textes religieux.

Ensuite le nom *Aton* veut dire « disque solaire », manifestation matérielle du Dieu Indéfini. En adoptant ce nouveau nom pour décrire le Dieu Unique, le sens profond de l'ancien enseignement fut perdu.

L'antique nom *Atoum* était écrit par l'hiéroglyphe du traîneau (Tm) — moyen de transport sur lequel étaient posées les effigies divines pour pouvoir circuler dans les processions religieuses. — On comprend l'idée attachée à ce signe : moyen de mouvement, ou autrement *raison de manifestation*.

Les fervents adoraient les images divines apparaissant dans les processions, mais la possibilité de cette apparition était donnée par le traîneau — véhicule indispensable, mais qui restait inaperçu.

Or, le symbole du traîneau résume parfaitement l'idée que les initiés attachaient à l'Indéfini — « raison invisible de toute vie, de toute manifestation ».

Le nom du dieu *Amon* de l'école Thébaine rendit cette même idée d'une façon moins complète. Ce nom s'écrivait au moyen de l'hiéroglyphe *Ymn*, celui de l'échiquier. Cet hiéroglyphe forme les mots signifiant d'un côté : « caché, mystérieux » et d'un autre côté : « l'ordre établi des choses ». On voit que l'idée de l'enseignement primitif avait dégénéré à l'époque Thébaine et que le nom du dieu Demiurge ne garda que la signification du mystère et du principe qui établit l'ordre des choses.

En proclamant comme dieu unique *Aton*, le disque solaire, le roi hérétique arracha le voile du mystère

de la raison de toute chose et abaissa le dieu créateur au niveau d'un phénomène physique.

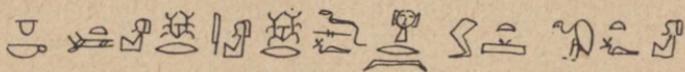
On comprend les sentiments que cette réforme réveilla chez les initiés des temples qui comprenaient le symbolisme de l'ancien enseignement, et l'on s'explique l'acharnement avec lequel ils effacèrent les traces de cette doctrine dès qu'ils le purent.

Ainsi l'idée du dieu Unique, Créateur de l'Univers existait depuis les temps les plus reculés dans l'enseignement égyptien et c'est précisément la connaissance de cette doctrine cachée qui servit à Moïse (initié des temples égyptiens) de base pour établir la religion des Hébreux.

Dans mes études qui vont paraître prochainement je donne maints exemples qui peuvent servir de preuves à la théorie que j'avance.

Ici je me contenterai d'un seul fragment de texte dont l'idée se rapproche d'une façon frappante de l'enseignement des cabbalistes hébreux.

Dans le papyrus d'Ani au ch. XXIV, 2, il est écrit :



WwK - Tm - Khpry - Khpr - 33f - h2-pa - wart - Mut f

qu'on traduit : « Je suis Tem-Hepri qui s'est créé lui-même sur la cuisse de sa mère ».

Cette traduction quoique littérale (et possible du point de vue phonétique) ne rend pas du tout le sens profond de ce texte et si l'on ne se tenait qu'à cette signification, on pourrait en déduire que l'enseignement égyptien était privé de toute logique.

Comment peut-on parler de la mère de celui qui « fut l'unique », qui « s'est créé lui-même dans l'élément premier » ? (ibid. ch. XVII, 5 et 9 et ch. III, 3) qui fut *seul* avant le commencement des choses, attendu que c'est l'apparition de Ra (le soleil) qui marqua le commencement de la création (ch. XVII) etc.

Analysons les mots qui constituent notre fragment :

*Nwk-Tm* — Je suis Tem.

*Hpry* — provient du verbe *Hpr* — créer, former, le déterminatif d'un dieu donne à ce mot la signification « Créateur » — épithète du Dieu Tem.

*Hpr-Zsf* — qui s'est créé lui-même.

Jusqu'à présent, comme on peut le juger, ma traduction ne diffère pas de celle adoptée officiellement, mais voyons plus loin.

*Hr-p* — le supérieur, le chef. Ces mêmes signes avec le déterminatif représentant des étoiles veulent dire : les supérieurs, les étoiles.

Ce mot est composé par la face humaine, la partie du corps qui identifie l'homme (1) et la voûte céleste. Le lecteur comprendra plus loin la signification particulière qui sort de ce mot.

L'hiéroglyphe de la jambe humaine en marche transcrit phonétiquement soit : *War*, soit *Sbq* signifie la jambe, la cuisse et aussi le mouvement (marcher, fuir). Dans notre texte cet hiéroglyphe est suivi de la lettre T, et du signe du livre indiquant qu'il ne s'agit pas ici de la partie du corps

---

(1) Très souvent on lit dans les textes « les faces » au lieu de « les hommes ».

humain, mais d'une idée abstraite qui est attachée symboliquement à ce membre. Or, on sait quelle importance les anciens Egyptiens attachaient à la constellation de la Grande Ourse appelée par eux « *la Cuisse* » (2).

Il est vrai qu'ordinairement cette constellation était représentée par la jambe d'un animal, membre qui, par sa forme, imite la position des étoiles constituant la Grande Ourse (phonétiquement ce dernier hiéroglyphe est transcrit *MSKHT*).

La discussion de ce dernier mot dépasse les cadres du présent article et je renvoie le lecteur curieux à l'ouvrage très intéressant de Moret (*Les Mystères égyptiens*) ainsi qu'à mon livre qui va paraître prochainement (*La langue Sacrée*).

Ce qui est important à remarquer c'est que l'hiéroglyphe *MSKT* est employé dans les textes *quand il s'agit de la forme de la constellation* de la Grande Ourse, tandis que la jambe humaine en marche (*Wart*) se rencontre dans les cas *où il s'agit du mouvement de cette constellation* autour de l'Etoile Polaire.

Ainsi les mots « Chef de la Cuisse » signifient, dans notre texte : celui qui est au centre du ciel, celui qui dirige le mouvement de la Cuisse (1), ou en général la marche des astres. Et comme le mou-

---

(2) La constellation de la Cuisse était le point de repère sur le ciel au moyen duquel on trouvait le Nord. Quand on traça le plan du temple d'edfu, qui est orienté d'après les points cardinaux, le pharaon dit : mon regard se plonge dans la constellation de la Cuisse... et j'établis les quatre coins « du temple » (inscript. d'Edfu).

(1) Sur le sarcophage de Penehem Ast on lit : « Tem le père des étoiles du Nord... »

vement apparent du ciel se produit autour d'un point fixe (Etoile Polaire) on pourrait qualifier ce point comme étant *le centre de l'Univers* (2).

Enfin les mots *Mout-F* sont traduits dans d'autres textes : sa mère (3), mais alors ils ne sont pas accompagnés du déterminatif d'un être masculin, comme c'est le cas dans la phrase que nous analysons. Le fait que dans notre texte on avait jugé nécessaire de faire cet ajout, change cardinalement le sens des mots qui le précèdent.

Le mot mère pouvait être écrit soit par le signe du vautour (*Mout*) suivi de la lettre *T* et du déterminatif représentant une femme, soit sans ce dernier, ou encore sans la lettre *T* (par le vautour tout seul). D'autre part le mot père s'écrivait *Itf* ou *Tf*, mais dans les deux cas suivi du déterminatif représentant un homme.

Dans le texte qui nous intéresse on voit clairement l'union de ces deux mots : *Mout-Tf* = mère-père. Pour indiquer l'union indissoluble de ces deux principes la lettre *T* qui termine ordinairement le mot

(2) La légende de Dhruva dit que toutes les étoiles « sont attachées par une corde à l'Etoile polaire et courent en cercle autour d'elle ». A Karnak, le dieu Set est symbolisé par le « chacal du Sud » qui court autour de la terre en rond.

Voir Lockyer « Dawn of Astronomy » ; G. St-Clair « Création records » ; Payne Knight « Symbolical language of ancient art and Mythology ».

(3) p. ex. l'épithète de Horus employé aussi pour un prêtre officiant le rite funéraire est *YWM-Mout-F* qu'on traduit : « l'appui de sa mère ». L'analyse de cette nomination étant très longue, je renvoie le lecteur à mon ouvrage « La Langue Sacrée » où il trouvera une étude détaillée de ce nom.

mère *Mout* se confond avec celle qui commence le mot père *Tf*. Ceci est d'autant plus significatif, que la lettre *T* symbolise l'équilibre.

On retrouve ici la source d'où fut empruntée l'idée des cabbalistes hébreux qui disaient des temps primordiaux (quand la force créatrice ne s'était pas encore manifestée), que « la Balance était dans l'Ancien des Jours » (1). Ceci voulait dire, que le premier acte de la création fut la *division* du principe Unique *en deux* : masculin et féminin, ou autrement, positif et négatif, la première division de l'Unité en binaire (2) qui engendra toutes les divisions suivantes.

En synthétisant les mots analysés plus haut nous obtenons la signification lumineuse du texte qui nous intéresse et qui sera :

« *Je suis Tem le Créateur, qui se créa lui-même ; centre du mouvement de l'Univers ; Mère-Père (de toutes choses) ».*

Ceci concorde parfaitement avec l'idée du Dieu Unique, raison de toute vie et de tout mouvement, comme le précisent d'autres textes initiatiques.

Il me semble que ceci n'a pas besoin d'autre commentaires.

Le lecteur en trouvera dans ma trilogie à paraître prochainement, l'exposition de la doctrine des hiérophantes dont l'étude a été posée sur de nouvelles bases permettant de déchiffrer la langue symbolique des textes d'enseignement antique.

ENEL.

---

(1) Zohar Shipra Dzenitha.

(2) Voir Enel « Rota ».

## BIBLIOGRAPHIE

Gaston LUCE. — **De Platon à Dante par la Voie Royale.**

Un vol. in-16 Jésus, Editions J. Heugel.

Sur papier ordinaire . . . . . Prix 20 fr.

Sur papier de luxe . . . . . Prix 30 fr.

Dans ce nouvel ouvrage, l'auteur établit avec force, et d'après les textes mêmes, que la **révélation primitive** est incluse, non seulement dans les Saintes Ecritures, mais aussi dans les travaux des grands philosophes qui ont su capter, mieux que les autres, la lumière spirituelle. C'est le cas de Platon, disciple de Pythagore, et pareillement de Virgile et de Dante, ces géants de la pensée, éclairant les siècles comme de purs flambeaux.

De l'un à l'autre cercle ce courant mystérieux de la Tradition qui alimente d'âge en âge le génie de l'homme et lui permet de se renouveler sans s'égarer.

En ces chapitres précis et clairs, l'auteur montre le spiritualisme moderne, en marche, depuis Dante, vers une synthèse grandiose lequel n'est en fait qu'une dispensation nouvelle de la Tradition, c'est-à-dire du Christianisme universel, dont saint Augustin a dit qu'il n'avait jamais cessé d'exister depuis l'origine du genre humain.

De l'élogieuse et vibrante préface de Gabriel Sarrazin, retenons ces lignes qui situent exactement la pensée de l'auteur et la portée de son œuvre :

« La modestie est vertu recommandable, mais M. Gaston Luce est vraiment trop modeste quand il nous dit, dans son introduction, que son but principal a été **d'intéresser surtout ceux qui n'ont pas fait leurs humanités.** Son ouvrage, en vérité, s'adresse à bien d'autres lecteurs : que de gens, en effet, pourvus de diplômes attestant qu'ils ont fait leurs classes de latin, que de bacheliers ou même de licenciés ès lettres ne savent à peu près rien de ce qu'ils apprendraient ici sur ces vérités spirituelles qui, à dater de Pythagore et de Platon, cheminèrent dans tout le bassin de la Méditerranée jusqu'au grand Florentin, et de là s'arrêtèrent un moment, nimbées d'une auréole ! »

C'est cette auréole qui projette ses calmes rayons sur ce livre consolateur.

Gaston LUCE. — **La Harpe d'Argent.** Drame symbolique en vers. Un vol in-16 Jésus . . . . . Prix 15 fr.

Nous signalons à nos lecteurs cette œuvre remarquable, dont il ne reste plus que quelques exemplaires. S'appuyant sur les thèmes médiévaux de la Geste de Merlin, le poète fait revivre, en vers d'une facture sobre et pathétique, le conflit du Bardisme à son déclin et du christianisme naissant.

Jacques HEUGEL. — **Nouveaux Essais sur la Vie et la Mort.** Paris 1933, un vol. broché 240 pages, Editions Psyché . . . . . Prix 10 fr.

Tous ceux qui se sont réjouis de la publication des premiers « **Essais sur la Vie et la Mort** », tous ceux qui ont suivi avec sympathie la lente progression de Jacques Heugel vers la Lumière centrale, seront heureux, — mais non surpris, — de retrouver sa pensée familière, mais d'un dessin plus ferme, enroulant les volutes magiques d'un style toujours égal à lui-même, autour des thèmes les plus essentiels de la vie spirituelle. Ici, le pampre dyonisien anime, de ses courbes frémissantes, l'austère rigidité du bâton à sept nœuds.

Certes, depuis cette scintillante cristallisation de sa pensée profonde, qu'est « **En Spirale** », on pouvait aisément prévoir que ces « **nouveaux** » Essais diffèreraient sensiblement des premiers, dont sept ans, nombre cyclique, nous séparent.

Mais la différence est ici essentiellement interne. Expliquons-nous ! Le regard renouvelé que jette Parsifal sur le monde, après l'ondoiement, atteint, dans sa fulgurante pénétration le sanctuaire où s'abrite la vie intime du monde : la vision est autre, plus exactement, elle est plus complète, quoique l'aspect extérieur du monde n'en soit pas modifié... « **L'œil est la lampe du corps, si ton œil est sain, ton corps sera dans la lumière !** »

Et c'est cette lampe dont parle l'Évangile de Mathieu, cette lampe que, tous, nous possédons, mais que tous, ou presque, nous mettons sous le « **boisseau** » (instrument de mesure des choses relatives, analogue à notre mens ou faculté mens-uratrice), c'est elle que lève bien haut l'auteur pour éclairer, mais de quel jour différent, le même spectacle que jadis.

Qu'il s'agisse d'art, de littérature, de philosophie, d'une

pièce de d'Annunzio ou d'un livre de Marquès-Rivière, c'est merveille de le voir retrouver, sous l'inextricable écheveau des faits, des phrases, des théories, les linéaments essentiels qui les expliquent et les ordonnent.

En parcourant ce livre qui touche à tous les sujets, qui fait écho à toutes les inquiétudes humaines, qui aborde courageusement tous les problèmes de l'heure, on saisit mieux le sens profond du mot **unité**. Car c'est un souffle unique qui circule entre ces pages, animant les froids alignements de syllabes : ainsi se déploie la rose des vents, vers tous les points de l'espace, immodérément orientée par l'aiguille magique attirée par le pôle.

L'unité, en effet, telle que la chante Baudelaire en son lucide enthousiasme, « **vaste comme la nuit et comme la clarté** », tient aux substructures de l'œuvre. Elle est le roc sur lequel M. Heugel élève d'étonnants édifices, l'atmosphère subtile qui les baigne.

Rejetant cette caricature d'unité qui, dans l'œuvre, tient aux formes et, dans le monde social, se manifeste par le caporalisme brutal, par la contrainte extérieure imposée aux esprits-serfs ; dédaigneux des systèmes « fermés », mais assez libre, assez souple, pour orchestrer magnifiquement leurs thèmes les plus sûrs, l'auteur, en ces pages denses, nous démontre jusqu'à l'évidence combien tout, sans exception, se tient, se lie, s'interpénètre, se prolonge en innombrables « harmoniques », au long de la fluide « Chaîne d'Or » dont les univers sont les maillons.

Littérature, mœurs, problèmes « raciques », religieux, philosophiques, se simplifient sans s'étriquer sous sa plume, se décantent, et nous livrent leur substance intime. A mesure que nous feuilletons ces pages auxquelles ne préside aucun enchaînement logique, que n'apparente aucun plan forcé, écrites au jour le jour, portant le reflet et la cicatrice, parfois, des luttes, des controverses, des cris d'angoisse qui déchirent cette nuit spirituelle que nous appelons, en vrais barbares, le « siècle des lumières », nous percevons, avec une acuité croissante, combien les phénomènes les plus « temporels » sont tributaires des éternels principes que nul ne méconnaît impunément.

Jules Laforgue, artiste incontestable mais esprit douteur, incapable de saisir ces rapports, refoulait l'Éternel,

dans un abstrait privé de toute vertu créatrice et isolait, monstrueusement, la création de son Créateur :

« Un couchant des cosmogonies !...  
 « Ah ! que la vie est quotidienne  
 « Et, du plus loin qu'on s'en souvienne,  
 « Comme on fut piètre et sans génie ! »

Certes, ne nous y méprenons pas. Sous cette ironie qui se voulait désabusée, sous cette verve sarcastique, il y a autre chose que de la négation bornée, il y a le pathétique intense du conflit qui déchire l'homme moderne, lorsqu'il se sent une âme et ne sait plus à quel Dieu l'immoler. Les superficiels s'arrêtent à l'ironie, les satisfaits crient au satanisme, seuls ceux qui ont souffert et peiné à travers les saharas du doute, ceux qui ont éprouvé la cuisante âpreté des fruits de l'Arbre de Science, saluent ici une âme douloureusement fraternelle.

Au surplus, les « charges » de Laforgue, son pessimisme diffus, ne sont pas sans danger pour qui les prend au pied de la lettre. Il semble conclure dans le sens de l'inertie, de l'« extinction » bouddhique, alors qu'il exhale un cri de douleur sauvage à considérer l'abîme qui le sépare de son idéal. On sent que, comme Baudelaire, il franchirait volontiers les limites « d'un monde où l'action n'est point la sœur du rêve ». Le Christianisme, seul, et ses chaudes certitudes aurait pu enseigner à cet esprit torturé la solution du problème qui l'angoissait : De même que le Verbe divin s'incarna dans le temporel, de même l'idéal doit s'incarner dans les plus petits actes de la vie, dans les plus infimes volitions de l'être, afin que l'Obstacle se fasse tremplin !

Ayant, heureusement, franchi le cap périlleux, Jacques Heugel nous entraîne, au contraire, à conclure irrésistiblement dans le sens de la vie : il n'y a pas de petits problèmes, il n'y a que de petits esprits !

Inutile d'alourdir de citations ces notes déjà longues. Comme l'écrivit l'auteur (p. 93), « la mystique a sa logique, — une logique rigoureuse ». C'est cette logique, si intimement française (on nous la reproche assez !), qui le guide dans le labyrinthe des apparences. Parmi ces sagaces recherches, contentons-nous de signaler très rapidement, — car résumer serait ici déflorer, — une des études les plus explicites qu'il nous ait été donné

de lire sur le **Génie**, et la clef organique et numérique d'**En Spirale**, que nous recommandons aux chercheurs patients et intuitifs.

Nous ne pouvons mieux terminer qu'en ramenant notre pensée, comme l'auteur, vers l'unique Consolateur.

C'est vers Lui, vers sa Croix salvatrice, que Jacques Heugel nous invite à tourner nos regards et à diriger nos pas. Puisse son appel trouver de nombreux échos !

CHITA. — **Poèmes**. Une plaquette de 72 pages, Editions Psyché . . . . . Prix 10 fr.  
Tirage de luxe sur vergé hollandaise . . . . . Prix 20 fr.

Ce charmant recueil témoigne des dons précieux de l'auteur, dont le talent s'affirmera, avec plus de maîtrise encore, dans l'avenir.

Jeune, ardente, pathétique, Chita devait subir le charme de la comtesse de Noailles et, en fait, son influence se fait discrètement sentir, ça et là.

Conformément à la loi occulte : « l'initié tuera l'initiateur », Chita, pour être tout à fait elle-même, devra se dégager des influences qui se laissent deviner à travers ses premières œuvres. On ne devient poète complet, artiste complet, musicien complet, qu'à ce prix. Il est une heure grave où celui qui aspire à la maîtrise doit abandonner la voie où l'avaient précédé des maîtres vénérés, pour s'engager enfin sur celle qu'il doit parcourir seul, les yeux fixés sur son étoile.

Mais Chita n'a que faire de nos conseils. La vie, qu'elle aime passionnément, sera sans doute sa grande institutrice.

La place nous manque pour citer ici les vers harmonieux, et d'une remarquable intensité rythmique et picturale, qui se pressent dans cette plaquette, trop mince à notre gré.

« Chita est Poète », nous dit son préfacier... Eh ! oui, Chita est Poète ! Raison de plus d'être exigeant envers elle et de lui réclamer, bien vite, son premier recueil à peine refermé, davantage et mieux : toujours davantage et encore mieux !

A. S.

**J. A. R. — Lueurs Spirituelles. Notes de Mystique pratique.** 2 Vol. in-18 .. .. . Prix 7 fr.

Ces deux volumes écrits avec le cœur, s'adressent à tous les blessés des combats de la vie, et leur montrent, avec une puissante concision la Voie Royale et directe qui les conduira à la paix et à la consolation dans la lumière du Verbe, Seigneur des créatures, Amour du Père, corporisé.

\* **D<sup>r</sup> ARNULPHY. — La Santé par la Respiration.** Quatrième édition revue, augmentée, avec figures explicatives. Volume broché.. .. . Prix 10 fr.

**Jacques HEUGEL. — En Spirale,** revue à grand spectacle à regarder du fond de son meilleur fauteuil. (Chez Heugel, Editions de Psyché, 36, rue du Bac), 1 vol. 385 pages .. .. . 12 frs

En l'époque trouble que nous traversons, époque où tant de belles énergies se dispersent faute de savoir à quel idéal se sacrifier, ce livre peut ne pas être inutile aux hommes de bonne volonté. Il leur rappellera qu'il existe pour eux, dans l'ombre, un chemin véritablement royal en son étroitesse ; il leur rappellera qu'un homme est venu sur terre qui a dit : « Je suis la voie, la vérité, la vie », et : « Mes paroles ne passeront point. »

**D<sup>r</sup> Marc HAVEN. — L'Évangile de Cagliostro.** Un vol. broché, 86 pages, un portrait .. .. . Prix 15 fr.

**A. SAVORET. — Du Menhir à la Croix.** Un vol. cart. 400 pages, planche hors texte, préface de Philéas Lebesgue .. .. . Prix 15 fr.

Cet ouvrage, reproduisant et complétant les principaux écrits de l'auteur, retrace les origines de nos traditions, étudie les principes de la Sagesse druidique, et traite des différents aspects de ce qu'il nomme : La Triple Tradition de l'Occident : Synthèse moisiaque, enseignements évangéliques, sagesse druidique.

